

## Ces vingtenaires qui se font suivre par une sage-femme et non plus par un gynécologue

Par Tiphaine Honnet

• Le 04 février 2022

Les compétences des sages-femmes ne s'arrêtent pas à la maternité et attirent la jeune génération.

**Témoignages.**- Délais d'obtention d'un rendez-vous réduits, durée de consultation plus longue, écoute, pédagogie... Bon nombre de jeunes patientes se font suivre par une sage-femme pour assurer leur suivi gynécologique de routine, et non plus par un(e) gynécologue.

Choisir un médecin n'est parfois pas chose aisée. Encore moins quand il s'agit de sa santé dite «intime». Quand la situation s'est présentée à elle, Jessica, 28 ans, ne s'est pas posée de questions, et a opté pour le même gynécologue que sa mère. Après plusieurs essais de pilules mal supportées, elle envisage la pose d'un stérilet mais son praticien refuse. Exaspérée de ne pas avoir voix au chapitre, la jeune femme décide d'aller voir une sage-femme. Cette dernière bousculera ses certitudes. « Il y avait un espace de parole qui m'a mise d'emblée en confiance. Il n'y avait pas de questions "idiotes". J'avais enfin quelqu'un qui m'écoutait, respectait mes choix, assure-t-elle. Après cela, je ne voulais plus voir aucun autre praticien. »

Jessica fait partie de cette génération de vingtenaires qui se tournent vers des sages-femmes pour assurer leur suivi gynécologique et non plus vers des gynécologues. Sur le terrain, les professionnelles (97% de femmes) attestent de cette évolution. « C'est flagrant, commente Hélène Sautirau, sage-femme à Digne-Les-Bains, non loin de Manosque. Au début de ma carrière en libéral il y a dix-sept ans, je voyais à peine une jeune de 20 à 30 ans par mois pour la pose d'un stérilet. Aujourd'hui, ces femmes représentent les deux-tiers de mes consultations». Même son de cloche chez sa consœur Sophie Courtois, qui exerce depuis 2019 à la Riche, près de Tours. «Mon installation coïncidait avec une forte demande des étudiantes. Elles représentent plus de la moitié de ma patientèle aujourd'hui», indique la soignante.

### Du bouche-à-oreille

Avant de pousser la porte d'un cabinet, la plupart des femmes interrogées ne savait pas que les sages-femmes pouvaient endosser ce rôle. Pourtant, depuis la loi Hôpital Patient Santé Territoire (HPST) en 2009, ces professionnelles peuvent assurer la contraception, le suivi

gynécologique de prévention de toute femme, enceinte ou non, de la puberté à la ménopause et prescrire une IVG médicamenteuse. Elles peuvent aussi accompagner une stérilisation, réaliser un dépistage des IST ou de l'endométriose. En cas de suspicion de pathologie - pour laquelle la soignante a été, entre autres, formée durant cinq années d'études universitaires - elle est tenue d'adresser la patiente à un médecin généraliste ou à un(e) gynécologue.

Ainsi, ces « nouvelles » patientes atterrissent devant une sage-femme par un concours de circonstances, via le bouche-à-oreille ou les réseaux sociaux. Annabelle, 25 ans, fait sa découverte sur Instagram. « Je cherchais des informations sur l'implant contraceptif et je suis tombée sur le compte de @charline.sagefemme, raconte-t-elle. Je l'ai trouvée douce et rassurante dans sa façon d'expliquer, même drôle. Pourquoi on ne m'avait rien dit avant ? »

Patientes "satisfaites"

Les jeunes femmes interrogées ici ne tarissent pas d'éloges sur le suivi gynécologique qu'elles découvrent. En parcourant les forums et les réseaux, bon nombre de témoignages abondent dans ce sens, avec toujours les mêmes adjectifs : « douce », « rassurante », « gentille », « attentive », « pédagogue »... Tout âge confondu, 99,4 % des patientes se disent « satisfaites » de leur prise en charge, rapportait en février 2019 une enquête de l'Association nationale des sages-femmes libérales (ANSFL).

Dans les faits, c'est cette fameuse écoute qui prime. Salomé, 20 ans, peut en témoigner. Récemment, l'étudiante en psychologie consulte en urgence un 31 décembre la sage-femme d'une amie. En cause ? Un préservatif « craqué » et l'inquiétude liée à une potentielle grossesse non désirée. « Je suis arrivée en trombe dans son cabinet, complètement gelée car dans la panique j'avais oublié mon manteau, se souvient-elle. La sage-femme m'a souri et m'a fait m'asseoir dans un fauteuil. Je l'ai ensuite vu sortir une couverture de son armoire et me la mettre sur les épaules. "Vous êtes bien installée comme ça ? Tout va bien ?", m'a-t-elle dit, en allumant et rapprochant son petit radiateur électrique. J'ai fondu en larmes devant ces attentions pleines de douceur. »

**Encore mieux qu'un épisode de "Sex Education"**

**MATHILDE, 27 ANS**

"Je me sentais actrice dans le soin"

Mathilde, elle, a été séduite par la pédagogie des professionnelles. La jeune femme de 27 ans n'oubliera jamais son premier frottis du col de l'utérus avec une sage-femme. En constatant son appréhension, la soignante lui propose de commencer par insérer elle-même un petit spéculum en plastique, sans obligation de procéder au frottis ensuite. « J'ai trouvé cette approche géniale, je me sentais actrice dans le soin. Elle m'a proposé de prendre un miroir pour m'observer, c'était encore mieux qu'un épisode de *Sex Education* », ironise-t-elle.

**La sage-femme ne dirige pas la danse mais suit la patiente en lui tenant la main**

**MAÏ LE DÛ, SAGE-FEMME ET CHERCHEUSE EN SCIENCES SOCIALES**

La situation n'étonne pas Maï Le Dû, sage-femme depuis trente-et-un ans et chercheuse en sciences sociales. « Si le regard du médecin est orienté, de par sa formation sur la pathologie,

la sage-femme, elle, accompagne la physiologie et toutes les modifications corporelles que la femme rencontrera de la puberté à la ménopause et au-delà. En clair, elle ne dirige pas la danse mais suit la patiente en lui tenant la main.»

«La place des sciences humaines et sociales est non-négligeable dans la formation d'une sage-femme, confirme Isabelle Derrendinger, présidente de l'Ordre des sages-femmes. Dès la deuxième année de leur formation, il y a des enseignements sur les droits des usagers pendant lesquels la parole de ces derniers est valorisée.»

### **Des délais d'attente plus courts**

Pour obtenir un rendez-vous, les délais d'attente sont aussi plus courts que ceux auprès d'un(e) gynécologue. C'est ce qui a également motivé Jessica, 28 ans, à quitter son gynécologue à Montpellier. «Je devais attendre trois mois pour obtenir une consultation et quand j'y arrivais, je devais encore patienter une à deux heures dans la salle d'attente à cause du retard et des urgences, se rappelle-t-elle. Même si mes soucis ne relevaient pas de la pathologie, c'était ingérable pour moi et mon emploi du temps.»

D'après la Fédération nationale des collèges de gynécologie médicale (FNCGM), il faudrait effectivement patienter entre deux et six mois pour un rendez-vous, selon le motif de la consultation et le territoire. L'Ordre des sages-femmes avance lui des délais inférieurs à deux mois. La durée de la consultation est aussi différente. «En moyenne, elle est de 30 minutes chez une sage-femme contre 20 chez un gynécologue», indique Béatrice Kammerer, journaliste et co-animatrice du podcast *Les cigognes ne livrent pas les bébés*, de l'Association nationale des sages-femmes libérales (ANSFL). Ces écarts de disponibilité s'expliquent. Entre 1984 et 2003, la formation des gynécologues médicaux a été arrêtée et a creusé la désertification médicale en Hexagone. D'après un récent rapport sénatorial, la moyenne française s'élève à 2,6 médecins gynécologues pour 100.000 femmes en âge de consulter. Chez les sages-femmes, le chiffre grimpe à 158.

### **Des expériences traumatisantes**

Pour certaines, c'est «la mauvaise expérience» qui les a conduites jusqu'ici. Maria, 28 ans, raconte la violence verbale d'un gynécologue lui assénant «avec ironie» que «(son) problème de surpoids» viendrait davantage d'un «problème d'assiette que de plaquette». Et d'ajouter : «Il va falloir penser à maigrir si vous voulez avoir des enfants». «J'avais envie de pleurer, de lui répondre que c'était irrespectueux mais je n'ai rien dit», regrette-t-elle.

À 19 ans, Blanche confie s'être sentie méprisée et ignorée dans sa détresse au moment d'une IVG médicamenteuse. «Le ciel me tombait sur la tête et en retour, je me suis sentie expédiée plutôt qu'entendue», indique-t-elle. Lorsqu'elle est enceinte pour la seconde fois à peine trois ans plus tard, la jeune femme préfère se diriger vers une sage-femme. «Ce n'était plus un médecin en face de moi mais quelqu'un qui voulait vraiment m'aider. Elle m'a expliqué les raisons de cette importante fertilité et pourquoi un stérilet serait plus adapté à ma situation», poursuit-elle. Ledit stérilet lui avait été refusée auparavant par son gynécologue, sous prétexte «qu'elle n'avait pas d'enfants».

### **Restaurer la confiance**

Émilie Cruvelier, sage-femme libérale et secrétaire de l'ANSFL, assure recevoir tous les jours ce genre de témoignages. «Certaines femmes arrivent terrorisées. Récemment, une patiente a demandé à une collègue si le recueil du consentement avant chaque acte était "un code" propre aux sages-femmes», s'étonne la professionnelle de santé.

Ici, la journaliste engagée en faveur du droit des patientes, Béatrice Kammerer, fait un lien avec la levée de boucliers autour des violences gynécologiques et obstétricales dans les années 2000, et l'émergence des hashtags #PayeTonUtérus ou encore #JeNaiPasConsenti. «Les sages-femmes ont été impactées par cette crise de confiance, mais beaucoup moins que les gynécologues, observe-t-elle. Cela tient, selon moi, aux postures adoptées à l'époque. Alors que certains médecins rentraient dans une forme de résistance voire de déni, on a vu des sages-femmes comme Anna Roy, avouer publiquement avoir été maltraitantes et dénoncer un système tout entier maltraitant.»

**Il n'y a pas d'un côté les méchants médecins et de l'autre les gentilles sages-femmes**  
**ISABELLE DERRENDINGER, PRÉSIDENTE DE L'ORDRE DES SAGES-FEMMES**

«Ces retours négatifs ont été entendus et une remise en cause a été nécessaire à toutes les échelles du soin, réagit Isabelle Héron, présidente de la Fédération nationale des collèges de gynécologie médicale. Cela se ressent dans la formation des étudiants en médecine, sensibilisés à la bientraitance, au respect du consentement et des choix de la patiente.»

«Ce n'est pas une problématique liée à la profession et au genre, il n'y a pas d'un côté les méchants médecins et de l'autre les gentilles sages-femmes, insiste Isabelle Derrenderinger, présidente de l'Ordre des sages-femmes. Du côté des patientes, on confirme. Gynécologue, médecin généraliste, sage-femme... peu importe l'intitulé du professionnel de santé, conclut Maria, 28 ans : «Ce que l'on veut surtout, c'est un praticien "safe", qui en prend en compte tous les corps, toutes les sexualités».

(1) Questionnaire d'évaluation administré en ligne auprès de 1444 femmes âgées de 18 à 62 ans et supervisé par la sociologue Marie Mathieu.